



MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION  
NATIONALE  
ET DE LA JEUNESSE

Liberté  
Égalité  
Fraternité

“ IMPRESSIONNANT. INCONTOURNABLE.  
UN CHEF-D'ŒUVRE.”

MOVIE PLAYER



“ UN FILM CAPTIVANT QUI MARQUERA L'HISTOIRE.”

VARIETY

Prix Jean Renoir des lycéens 2025

Dossier pédagogique

“ UN THRILLER POLITIQUE,  
ADROIT ET PERCUTANT.”

FILMUFORIA

“ UNE FASCINANTE HISTOIRE DE  
LIBERTÉ FACE À L'OPPRESSION.”

THE HOLLYWOOD REPORTER

ARIENNE MANDI ZAR AMIR

# TATAMI

UN FILM DE GUY NATTIV ET ZAR AMIR

AU CINÉMA LE 4 SEPTEMBRE



2022 AGO PRODUCTION LLC  
TOUT DROITS RÉSERVÉS





**Auteur du dossier : Philippe Leclercq**

© Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse

Crédits iconographiques :  
©Judo Production LLC -  
Juda Khatia Psuturi

## TATAMI

### DE GUY NATTIV ET ZAR AMIR

Le Prix Jean Renoir des lycéens est attribué par un jury de 1 400 lycéens de toute la France à un film français ou étranger parmi six longs métrages sortis durant l'année scolaire vus collectivement en salle de cinéma.

Le Prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, en partenariat avec le Centre national du cinéma et de l'image animée et la Fédération nationale des cinémas français, avec la collaboration des CEMÉA, de l'AFCAE, de Positif, de Sofilm, de Critikat et de l'Entraide du cinéma et des spectacles.

En savoir plus :

[eduscol.education.fr/3397/prix-jean-renoir-des-lycéens](https://eduscol.education.fr/3397/prix-jean-renoir-des-lycéens)

### Synopsis

La judoka iranienne Leila Hosseini et son entraîneuse Maryam Ghanbari se rendent aux Championnats du monde de judo de Tbilissi avec l'intention de ramener sa première médaille d'or à l'Iran. Mais, au cours de la compétition, elles reçoivent un ultimatum de la République islamique ordonnant à Leila de simuler une blessure et d'abandonner pour éviter une possible confrontation avec une athlète israélienne. Sa liberté et celle de sa famille étant en jeu, Leila se retrouve face à un choix impossible : se plier au régime iranien, comme l'implore son entraîneuse, ou se battre pour réaliser son rêve.

Producteurs : Adi Ezroni, Mand Tagger Brockey et Guy Nattiv

Producteurs associés : Zar Amir et Elham Erfani

Distribution : Metropolitan FilmExport

Pays de production : États-Unis, Géorgie

Durée : 1 h 43

Sortie : 4 septembre 2024

## Entrée en matière

### Pour commencer



Née à Téhéran en 1981, Zahra dite « Zar » Amir vit à Paris depuis 2008 après que le vol et la diffusion sur internet d'une vidéo intime la montrant avec son compagnon de l'époque l'ont contrainte à l'exil. La comédienne, alors l'une des plus populaires d'Iran, a dû apprendre à se réinventer.

C'est très tôt, à la faveur d'un déménagement à l'âge de 9 ans dans un immeuble occupé par un grand maître de théâtre et son épouse, que Zar Amir découvre sa vocation. « Grâce à eux, se souvient-elle, j'ai commencé à me familiariser avec l'univers des tournages, des plateaux<sup>1</sup>. » Après des études d'art dramatique (inachevées), la jeune femme tourne pour de nombreux réalisateurs iraniens, dont Abbas Kiarostami, et figure à l'affiche de diverses productions théâtrales. Au début des années 2000, elle apparaît dans deux séries cultes, *Help Me* (2004) et *Nargess* (2006), qui confortent sa notoriété auprès du grand public. Laquelle, tempère-t-elle aujourd'hui, fut gagnée au prix de nombreuses concessions tant au niveau de sa pratique de jeu que de sa féminité. « Il fallait en permanence cacher ses poignets, sa peau. Sur les plateaux de télévision, la costumière me serrait une écharpe contre le torse, sous le manteau, pour qu'on n'aperçoive pas la forme de mes seins. Je passais mon temps à m'angoisser à l'idée qu'on aperçoive certaines parties de mon corps<sup>2</sup>. » Lucide, la comédienne concède encore que, pour réussir, elle a dû accepter

<sup>1</sup> *Télérama*, 13 juillet 2022.

<sup>2</sup> *Ibid.*

## PRIX JEAN RENOIR 2025 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

de nombreux rôles « validés » par le régime en place. « J’ai joué beaucoup de femmes très traditionnelles, des jeunes filles qui ont des problèmes avec leur père, ou des villageoises qui attendent un miracle<sup>3</sup>... » Or, le scandale sexuel qui la frappe en 2007 stoppe net son ascension. Après plus de six mois d’interrogatoires, Zar Amir est accusée de « relations illicites ». Elle risque une lourde peine. Pour s’y soustraire, l’actrice, alors âgée de 27 ans, décide de fuir son pays (qui la condamnera finalement par contumace à 10 ans d’interdiction d’exercer son métier, assortie d’une peine de 90 coups de fouet).

Une nouvelle vie débute, à Paris. Elle enchaîne les petits boulots : serveuse, baby-sitter... La jeune réfugiée n’en demeure pas moins entreprenante. Elle noue des contacts, apprend le français, travaille pour les programmes en langue persane de la BBC, puis regagne progressivement le chemin des plateaux de théâtre et de cinéma. Elle fait la scripte, organise des castings, devient productrice exécutive. Ce faisant, sa carrière prend un tour inattendu, plus engagé, en résonance avec son parcours et son esprit de résistance. Elle apparaît en défenseuse des sans-papiers dans *Damien veut changer le monde* de Xavier de Choudens (2019). S’inspirant de sa propre expérience, elle joue le rôle d’une réfugiée afghane, résolue à traverser les Alpes, dans *Les Survivants* de Guillaume Renusson (2022). Elle prête sa voix à la défunte Reyhaneh dans *Sept Hivers à Téhéran* (2023), le documentaire-choc de Steffi Niedertzoll, réalisé à partir d’images d’archives familiales, et relatant la vie de cette Iranienne de 26 ans, pendue en 2014 pour le meurtre de celui qu’elle accusait de tentative de viol. L’actrice franco-iranienne (elle a été naturalisée en 2017) incarne encore une femme en fuite d’un mari tyrannique dans *Shayda* (inédit) de sa compatriote Noora Niasari. Mais, c’est son rôle de journaliste, en lutte contre l’oppression religieuse et le sexisme, dans l’époustouflant thriller d’Ali Abbasi, *Les Nuits de Mashhad*, sur le tournage duquel elle n’était d’abord « que » directrice de casting (l’actrice pressentie s’étant retirée du projet à la dernière minute, par crainte pour sa carrière), qui lui offre la reconnaissance internationale et le Prix d’interprétation féminine au Festival de Cannes en 2022.

Guidée par ses souvenirs et affects, Zar Amir mène désormais une carrière, à l’image de son personnage de combattante moderne, résolument féministe, des *Nuits de Mashhad*. Athée, l’actrice-réalisatrice, qui sait de quoi elle parle quand elle évoque le régime des mollahs, réfute le terme d’islamophobie pour toute critique adressée à l’islam à l’égale des autres religions. Celle qui enfin milite avec ardeur pour le droit des peuples à disposer d’eux-mêmes, par-delà les dogmes, les races et les différences de culture et de religion, a trouvé dans la proposition de cinéma de Guy Nattiv un formidable écho à sa propre trajectoire de femme (et d’artiste) entravée autant qu’à son désir de témoigner, de sensibiliser et d’éclairer les esprits.

Le réalisateur israélien Guy Nattiv, époustoufflé par la prestation de Zar Amir dans *Les Nuits de Mashhad*, décide très tôt de lui confier le rôle de Maryam. Né à Tel Aviv en 1973, il est issu d’une famille de survivants de l’Holocauste. Intellectuel engagé dans

---

<sup>3</sup> *Ibid.*

## PRIX JEAN RENOIR 2025 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

la lutte contre les discriminations et le racisme, il vit aujourd'hui à Los Angeles où il développe un cinéma tourné à la fois vers le passé et ses répercussions dans le présent. Avant cela, Guy Nattiv a étudié au département cinéma et télévision de la Camera Obscura School of Arts de Tel Aviv d'où il est sorti diplômé en 2002. Il a ensuite réalisé quelques courts-métrages et des spots publicitaires pendant une dizaine d'années. *Strangers*, son premier long-métrage en 2007, narre la rencontre d'un Arabe et d'un Juif aux prises avec un groupe de néo-nazis dans le métro berlinois lors de la Coupe du monde de football 2006. Trois ans plus tard, il s'intéresse dans *Mabul* (« inondation » en français) au sort d'une famille israélienne dont l'équilibre se trouve ébranlé par le retour d'un fils autiste. Vie de couple et incommunicabilité y sont les thèmes centraux, disséqués au scalpel. Après *Magic Men*, co-écrit avec Erez Trador en 2014, et *Skin* en 2018, adapté de son court-métrage éponyme (oscarisé en 2018), sur la tentative de rédemption d'un ex-skinhead, Guy Nattiv réalise *Golda* en 2023, un biopic centré sur le rôle de Golda Meir, première ministre d'Israël, durant la guerre du Kippour en 1973 opposant Israël à une coalition militaire arabe emmenée par l'Égypte et la Syrie.

Récipiendaire d'un Dove Award de la Fondation Cinema for Peace en marge de la Berlinale de 2024 pour *Tatami*, Guy Nattiv déclarait, non sans justesse, sur Instagram après la cérémonie : « En 1973, après l'horrible guerre du Kippour, les dirigeants ont assumé leurs responsabilités et ont démissionné. Menahem Begin et Anouar el-Sadate ont conclu un accord de paix historique qui a sauvé des millions de vie. Aujourd'hui, nous avons besoin de voir de nouveaux dirigeants courageux d'Israël et de Palestine dotés d'une vision empathique et de l'espoir d'un avenir meilleur pour les deux nations<sup>4</sup>. » Puissent (enfin !) ses paroles recevoir un profitable écho...

### Fortune du film

*Tatami*, le sixième long-métrage de fiction de Guy Nattiv, co-réalisé par Zar Amir, a été présenté en première mondiale à la Mostra de Venise en septembre 2023 (section parallèle « Horizons »). Fruit d'une collaboration inédite entre deux cinéastes issus de deux pays ennemis, *Tatami* (également lauréat du Festival international du film de Tokyo) a fait, selon Guy Nattiv, couler beaucoup d'encre en Israël : « Les gens, je ne parle pas du gouvernement, déclarait-il alors à la presse, voient cette collaboration comme quelque chose de révolutionnaire. [...] J'espère que [le film] ouvrira la voie à d'autres collaborations entre Israéliens et Iraniens dans d'autres domaines comme la musique<sup>5</sup>. »

---

<sup>4</sup> Cité par Radioj.fr : <https://www.radioj.fr/actualite-22277-le-realisateur-de-golda-guy-nattiv-et-l-actrice-helen-mirren-recoivent-un-dove-award-pour-leur-travail-commun-sur-le-biopic-de-2023>

<sup>5</sup> Francetvinfo.fr : [https://www.francetvinfo.fr/culture/cinema/tatami-premier-film-a-quatre-mains-d-un-israelien-et-d-une-iranienne-a-la-mostra-de-venise\\_6041084.html](https://www.francetvinfo.fr/culture/cinema/tatami-premier-film-a-quatre-mains-d-un-israelien-et-d-une-iranienne-a-la-mostra-de-venise_6041084.html)

**Zoom**



Alors qu'elle vient tout juste de terrasser la judoka brésilienne, championne du monde en titre, et que tous les espoirs de médaille d'or lui sont désormais permis, Leila Hosseini est confrontée à un terrifiant dilemme cornélien. Doit-elle se soumettre et accepter de perdre, ou, au contraire, persévérer pour gagner (sachant que cette dernière alternative apparaît comme une autre forme de défaite, l'exposant, sa famille comprise, aux plus graves sanctions) ? Doit-elle accepter de se renier et obéir aux injonctions de ses dirigeants, ou gagner et abandonner tout espoir de carrière ? Doit-elle abdiquer, céder à l'adversité ou la défier ? Et alors même qu'elle vient de recevoir coup sur coup le soutien téléphonique de son mari, le lâchage de son entraîneuse Maryam et la menace directe d'un émissaire du régime (déguisé en spectateur), la jeune athlète iranienne se retrouve seule avec sa conscience, tiraillée de toutes parts, écartelée par des idées et désirs contraires.

Partie se réfugier dans les toilettes du gymnase où se déroule la compétition, Leila vient, dans un accès de rage, de donner un coup de tête dans le miroir situé au-dessus du lavabo auquel elle se cramponne. L'œil noir, le front blessé, l'âme meurtrie, l'esprit confus, elle se scrute durement, interroge son regard, tente d'y voir plus clair, de trouver une solution afin de repartir, de puiser la force de continuer sur sa lancée. Ou le courage d'abandonner. À ce point climax de la fiction, point culminant de la tension dramatique et du déchirement de l'héroïne, le face à face avec elle-même doit déboucher sur une décision. Mais que faire ? Quel choix moral arrêter entre les deux formes de renoncement que lui imposent les forces du régime ?

## PRIX JEAN RENOIR 2025 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Leila, vêtue de son kimono et la tête couverte de son *hijab* (port obligatoire en Iran), de trois-quarts dos et le visage reflété dans le miroir brisé, fait face à une image diffractée d'elle-même. Emblématique de la déconcentration (soulignée plus tard par le speaker-télé de la compétition) contre laquelle elle va devoir *aussi* se battre, cette image devient comme un miroir tendu à distance à ses tortionnaires, à son entraîneuse Maryam, à sa fédération de judo, au ministère des sports, tous coupables d'obéir aux oukases du régime. La blessure dont le sang ruisselle sur l'arête de son nez est à la fois la preuve et le symbole des violences physiques et morales infligées par celui-ci à son propre peuple, toutes disciplines sportives (et artistiques) confondues. Elle est moins cependant le reflet d'une douleur physique qu'une souffrance intérieure qui ronge la population (*a fortiori* féminine) du pays, interdite de liberté et ici sacrifiée en la personne de Leila sur l'autel des inimitiés entre la République islamique d'Iran et Israël.

Or, ce qui devrait apparaître comme le stigmate accusateur d'un destin contrarié au nom de l'intolérance politique et religieuse va se transformer en moyen de pression supplémentaire destiné à précipiter l'éviction de Leila de la compétition. Maryam va, en effet, dénoncer la blessure de son « élève » et tenter d'imposer son forfait auprès du comité organisateur des rencontres. En vain. Celui-ci subodore déjà le conflit dont la blessure serait le signe manifeste. Le médecin roumain de la compétition y reconnaîtra, pour sa part, la marque des peuples martyrisés (et contraints comme lui, en 1978, à la fuite pour survivre). Enfin, si la blessure, barrant le front de la judoka, fera obstacle à sa victoire (elle échoue en ¼ de finale, à demi assommée autant par son combat que par la charge mentale qu'elle aura dû supporter durant la compétition), son sang versé sera au bout du compte celui du prix de sa liberté et du pacte bientôt scellé avec le comité d'organisation (WJA, Welsch Judo Association) qui garantira son exil en France, puis son engagement dans sa propre équipe internationale de réfugiées.

### **Carnet de création**

Contactée par Guy Nattiv pour tenir le rôle de l'entraîneuse de judo, Zar Amir a très tôt été mise à contribution pour réunir le casting iranien du film (tous les rôles parlant le farsi). « Son goût exceptionnel, son sens du détail et son intégrité artistique absolue<sup>6</sup> », révélés au cours de ses entretiens avec le réalisateur et sa co-scénariste franco-iranienne Elham Erfani au sujet de l'écriture de son personnage, ont, par ailleurs, conquis la production qui lui a également confié rapidement un poste de productrice associée en même temps qu'un droit de regard sur l'authenticité du scénario. « On a donc entamé cette collaboration de cette manière avant que Guy ne me propose d'être sa coréalisatrice<sup>7</sup>. » « En tant qu'Iranienne, précise Zar Amir, je connaissais déjà certains athlètes qui avaient vécu la même situation, et j'ai aussi eu l'occasion de très bien connaître une judokate qui avait été confrontée aux mêmes

---

<sup>6</sup> Dossier de presse du film.

<sup>7</sup> *Ibid.*

## PRIX JEAN RENOIR 2025 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

difficultés et qui a fait partie d'une équipe de réfugiés judokas ! Je savais qu'il y avait une urgence à raconter cette histoire et la vision artistique de Guy m'a beaucoup poussée à m'impliquer dans ce projet<sup>8</sup>. »

Le scénario de *Tatami*, écrit avant le vaste mouvement de contestation des Iraniennes « Femme, vie, liberté » (déclenché à la suite de la mort de Mahsa Amini, une étudiante iranienne d'origine kurde de 22 ans, arrêtée pour port mal ajusté du voile, frappée et tuée par la police des mœurs, le 16 septembre 2022), s'inspire de l'histoire de Sadaf Khadem, la première femme boxeuse iranienne, aujourd'hui réfugiée en France (par ailleurs, consultante sur le tournage). À noter que deux autres sportives de haut niveau ont également nourri l'écriture du personnage de Leila : la grimpeuse Elnaz Rekabi, courageuse athlète pratiquant sa discipline sans porter le *hijab*, et la championne de taekwondo Kimia Alizadeh qui, après avoir été la première Iranienne à être médaillée aux JO de Rio en 2016, a décidé de fuir son pays avec son époux suite aux menaces brandies par le régime (les spectateurs des JO de Paris 2024 ont, d'ailleurs, pu la retrouver sur le tatami sous les couleurs de la Bulgarie dont elle a reçu la nationalité en avril dernier).

Retenue pour son intérêt physique et humain (cinégénie du geste et de la pratique), la discipline du judo l'a également été pour des questions de crédibilité sachant qu'elle est un sport d'excellence commune aux athlètes iranien(ne)s et israélien(ne)s. L'ancien champion de judo Philippe Morotti a, pour sa part, été chargé de la préparation physique de Zar Amir et d'Arienne Mandi (Leila), jeune actrice d'origine iranienne née à Los Angeles, connue pour avoir tenu le rôle de Dani Nuñez dans les trois saisons de la série *The L World : Generation Q* (2019-2023). Au terme de ses six mois de formation intensive, la comédienne a été en mesure de « jouer » elle-même l'ensemble de ses six matches face à d'authentiques championnes de judo.

Le tournage de *Tatami* s'est déroulé à l'automne 2022, dans une enceinte sportive de la capitale géorgienne, Tbilissi, lieu unique de la compétition internationale de judo de la fiction. « Ce qu'on a aimé à Tbilissi, précise Guy Nattiv, c'est l'équilibre parfait entre des installations anciennes et modernes. Le stade date de l'époque soviétique, mais il possède un plafond doré spectaculaire en forme de dôme qui ajoute une touche baroque à l'ensemble. »<sup>9</sup> Le scénario, écrit dans l'ordre des scènes de combats, a été modifié au moment du montage où, avec Yvan Orr (déjà chef-monteur sur *Skin*), le réalisateur a choisi d'ouvrir son film par la compétition. Manière non seulement de planter le décor, mais aussi de placer d'emblée le récit sous haute intensité dramatique, à la manière d'un *Raging Bull* (1980) de Martin Scorsese ou de *La haine* (1995) de Matthieu Kassovitz, dont Guy Nattiv se dit fortement inspiré<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*

### Matière à débat

#### Un prologue engagé et engageant

Un paysage ordinaire défile à travers les vitres d'un autocar : campagne géorgienne, bientôt sa capitale Tbilissi, lieu d'organisation du championnat du monde féminin de judo (catégorie des moins de 60 kilos). Dans le véhicule, un groupe de femmes, toutes portant le *hijab*. Il s'agit là de l'équipe nationale de la République islamiste d'Iran. Indice de jeunesse parfaitement ancrée dans son époque : l'une d'elles, Leila Hosseini, un casque de musique sur les oreilles, écoute du rap, un genre très populaire en Iran. Le morceau accompagne les images durant toute la durée du prologue. On songe bien sûr (même si la partition n'est pas de lui) au rappeur très engagé politiquement, Toomaj Salehi, dont le soutien au mouvement de révolte des femmes de l'automne 2022 lui a valu une condamnation à mort (annulée depuis par la Cour suprême).

Suivent quelques images furtives de la capitale géorgienne, sise au carrefour de l'Orient et de l'Occident. Mélange de modernisme et de tradition. Un plan de drone en surplomb du Palais des sports où se déroulera la compétition dessine le cadre symbolique de la fiction. Sport, morale et politique. L'image aérienne du toit de l'édifice évoque en effet le tatami, le tapis de sol d'origine japonaise et carré de jeu réglementaire d'un sport sur lequel la surplombante, lointaine et proche à la fois, autorité du bureau du Guide suprême (Ali Khamenei) entendra imposer sa loi. Ses bords, au-delà desquels toute sortie est impossible, seront autant ceux – réels – qui délimitent la surface de la discipline sportive que ceux – métaphoriques – qui borneront l'espace de la discipline imposée à la sportive et héroïne du film, Leila. En transgressant les lignes entre lesquelles sa fédération (aux ordres du pouvoir) prétendra l'enfermer, la jeune femme s'exposera à la faute et à la sanction. Il s'agira donc pour elle d'en tester les limites à l'épreuve de ses convictions et de sa force physique, psychologique et morale. Ajoutons encore que la géométrie du tatami répond à l'unité de lieu (un quasi-huis clos), de temps (une soirée) et d'action (deux lois en opposition) du récit placé sous haute tension dramatique.

Sans transition : les athlètes du bus, suivies en travellings latéraux, avant et arrière, en tête desquelles Leila et son entraîneuse Maryam, progressent dans les couloirs du centre sportif, la démarche déterminée, le visage fermé, le regard droit, presque dur, soit un groupe de femmes auquel le noir et blanc des images achève de donner des airs de gang de braqueuses, seulement présent sur les lieux pour « casser » la baraque – comprendre rafler la victoire.

Sans raccord, à nouveau. Un plan large : des projecteurs illuminent l'intérieur du gymnase. Montage *cut* : quelques images, à la manière percutante d'un film d'action, circonscrivent l'atmosphère à l'orée de la compétition, sur les officiels, quelques athlètes, les équipes techniques, les caméramans, etc. *Off* : les voix vibrantes de l'ex-champion de judo et journaliste sportif britannique, Neil Adams, et de sa coprésentatrice Chloe Cowen, qui accolées à la fiction, en assureront le

## PRIX JEAN RENOIR 2025 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

commentaire officiel selon les codes d'immédiateté de la retransmission télévisée. L'intensité *live* des rencontres (avec inscription des « affiches » à l'écran et cris du public) sera comme la chambre d'écho du suspense attaché à la performance de Leila et à l'affrontement qu'elle livrera en coulisses contre les différents représentants du pouvoir iranien. Un montage vif, des plans brefs et tendus : le réalisateur Guy Nattiv imprime d'emblée à son film, haletant comme un thriller (ou film noir), un rythme alerte et captivant, propice à l'intensité dramatique et à ses différents enjeux.

### Une Iranienne, une Israélienne : deux amies

Une mécanique filmique se met très vite en place, entre le « in » et le « off » de la compétition, entre le tatami des victoires que Leila enchaîne avec une facilité déconcertante – tout la désigne rapidement comme une candidate sérieuse à la médaille d'or, notamment après sa victoire au quatrième tour contre la championne du monde en titre – et les coulisses, vestiaires et coaching de Maryam. Le scénario prend, par ailleurs, soin de définir très tôt le « profil » psychologique de Leila. Mariée et mère de famille, la jeune femme est soutenue par son époux Nader et ses amis. Son (petit) manque de rigueur (indice de son humanité) est compensé par un puissant esprit de compétition (elle est capable de perdre un demi-kilo en 20 minutes de vélo d'exercice). À côté des séquences d'encouragement téléphonique de son mari, les quelques flash-back sur son jeune passé creusent l'éloge de sa féminité heureuse et de sa sensualité discrète, grandies au contact d'un partenaire amoureux, progressiste et complice, avec qui elle peut s'épanouir librement, y compris au rythme chaloupé de la musique des discothèques clandestines (où les corps et les cheveux se libèrent...).

Adversaire sur le tatami, Shani Lavi n'est, en aucun cas, à ses yeux une ennemie. Bien au contraire. La jeune judoka israélienne, habituée du circuit international de judo, est devenue une amie, une confidente même, avec qui l'amitié s'est forgée au fil du calendrier sportif. Cette entente entre les deux femmes qu'aucun préjugé ni différend politique n'assombrit sera cependant combattue à distance par l'intransigeance discrétionnaire du régime iranien, violemment hostile à la possibilité de rencontre – de contact officiel – avec l'athlète issue du « régime d'occup... » (qui, elle aussi, réussit un brillant parcours dans un tableau parallèle). La haute autorité n'a d'abord aucun visage. Juste une voix au téléphone, celle de M. Taheri, président de la fédération iranienne de judo, qui somme la coach Maryam de mettre fin à la belle série de victoires de Leila en déguisant son forfait par une fausse blessure. Chantage et menaces diverses échoueront néanmoins face à son caractère ambivalent (sa vraie-fausse incapacité à convaincre Leila), ses sentiments partagés entre peur de l'autorité (et de ses représailles) et désir (longtemps refoulé) de s'en émanciper (voir son sourire lors de la quatrième victoire de Leila, avant son ralliement définitif).

### Match dans le match

Prise en étau, Maryam Ghanbari, grand espoir du judo iranien qui ne doit sa place d'entraîneuse qu'à une semblable « soumission » comme preuve de sa loyauté

## PRIX JEAN RENOIR 2025 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

(contrainte) au régime, exerce dès lors une rude pression sur Leila, la poursuivant dans les couloirs du complexe sportif transformé en souricière ou labyrinthe sur les parois duquel Leila donne force coups de pied, de tête, de poing (pour en sortir, échapper à son sort).

Dès le troisième tour contre la France, la compétition prend une tournure inédite. À chaque nouvelle rencontre, la championne iranienne livre un match dans le match, à la fois contre son adversaire sur le tatami et contre les ordres de sa hiérarchie. Chaque Uchi-mata (fauchage par l'intérieur de la cuisse) ou Juji-gatame (clé en croix) est l'occasion d'envoyer le régime des mollahs au tapis. Chaque nouveau match (interdit et remporté) est une victoire sur son adversaire de circonstance (canadienne, brésilienne, allemande) et son propre pays, son nouvel ennemi. Les menaces se font cependant plus nombreuses. Les face à face, comme autre figure de duel filmé en champ-contrechamp, se multiplient avec Maryam. L'unité de l'équipe explose, l'équilibre (au propre comme au figuré) de la championne vacille. Sa concentration s'effrite. Sa supériorité sportive s'effondre tandis que la pression grandit. Sa famille est traquée. Son mari et son enfant sont pourchassés, son père arrêté, menacé, violenté. Le rythme du film et des images s'emballe. Sport de combat, le judo de Leila devient acte de défiance, de résistance.



La mise en scène immersive des rencontres que livre Leila sur le tatami entre en résonance avec le montage alterné des images des services secrets iraniens lancés aux trousseaux de la famille de Leila. La tension du thriller répond aux scènes de lutte

sur le tapis. Tous les mouvements de caméra portée et/ou subjective placent le spectateur au cœur de l'action et des gestes sportifs. La multiplicité des angles de prises de vue, la variété des cadrages et la diversité des positionnements ou trajectoires d'appareil s'efforcent de reproduire le chaos des prises, des feintes et des corps retournés, plaqués, rudoyés. Tantôt au ras de tatami, tantôt au-dessus ou autour des judokas, les images « embarquées » de corps à corps rendent compte de l'âpreté des affrontements physiques, contrepoint de la violence psychologique à laquelle les autorités iraniennes, Maryam comprise, soumettent Leila dans le but de ruiner sa confiance, sa concentration et sa capacité de désobéissance aux ordres.

### Difficiles relations Iran-Israël

L'intérêt porté à Leila par les représentantes officielles de la compétition, Stacey Travis et Jean Claire Abriel, rééquilibre *in fine* le rapport de forces et offre une porte de sortie à la championne... et à sa coach qui, ralliée *in extremis* à la dissidence après son escamotage des mains des services de l'ambassade iranienne, trouveront asile en France, et dans l'équipe internationale de judo constituée des réfugiées de la WJA. « Je préfère vivre en exil que dans l'hypocrisie, le mensonge et l'injustice. J'ai choisi d'être libre », déclare Leila en guise de profession de foi à sa nouvelle vie de transfuge durant l'épilogue et fin heureuse du film. Heureuse, quoique... Quid des familles respectives ? Contre un régime autoritaire qui opprime et élimine sa propre population (le sort réservé à Maryam ?), seule l'expatriation apparaît hélas comme une planche de salut. Ceux – intellectuels, artistes, sportifs ou simples citoyens mis à l'index par le régime autoritaire pour raisons politiques, morales et/ou religieuses – qui ne s'y résolvent pas (par choix ou incapacité) le paient souvent au prix fort. Voir, à seul titre d'exemple, les cinéastes emprisonnés ou assignés à résidence tels que Jafar Panahi et Mohammad Rasoulof...

Enfin, on rappellera que les relations entre l'Iran, alors État monarchique dirigé par le chah de la dynastie Pahlavi, et Israël se sont traduites jusqu'en 1979 par des alliances politiques étroites sinon cordiales. Bien qu'opposé au plan de partage de la Palestine ayant conduit à la création de l'État d'Israël en 1948, l'Iran fut le deuxième pays musulman à en reconnaître l'existence en 1950 après la Turquie en 1949. Dans ce contexte apaisé, son fondateur et premier chef de gouvernement, David Ben Gourion, envisagea l'amitié de l'Iran comme une manière de contrer le rejet du nouvel État juif par ses voisins arabes. De leur côté, les États-Unis considéraient l'Iran comme un allié géopolitique majeur au Moyen-Orient.

Mais, en 1979, la révolution menée par l'ayatollah Khomeini instaura une république islamique dénonçant d'emblée « l'impérialisme » américain et celui de son allié israélien. Les dirigeants révolutionnaires, ralliés à la cause palestinienne, présentèrent rhétoriquement la Palestine comme « terre de l'Islam », renvoyèrent à la guerre sainte et dénoncèrent dans des accents épiques les crimes de l'Occident et d'Israël. L'existence même de l'État d'Israël est contestée, tout contact officiel avec lui rompu. Le nouveau régime le désigne dès lors comme le « petit Satan », allié au Moyen-Orient du « grand Satan », les États-Unis, et souhaite que tous deux disparaissent de la région. De son côté, Israël accusa l'Iran de financer des groupes

## PRIX JEAN RENOIR 2025 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

« terroristes » (Jihad Islamique, Hamas, Hezbollah, etc.) et de perpétrer des attentats contre ses intérêts, motivés par l'antisionisme des ayatollahs. Passant des accusations et invectives aux actes, la rivalité entre les deux États a depuis lors fait de nombreuses victimes, souvent le résultat d'actions secrètes dont aucun des deux ne reconnaît la responsabilité. La guerre Israël-Gaza n'a fait qu'attiser les tensions, déjà vives et nombreuses, entre les deux pays.

### **Envoi**

*Hors jeu* (2006) de Jafar Panahi. Le cinquième long-métrage du réalisateur iranien se situe du côté d'un groupe d'adolescentes et supportrices de football, interdites de stade comme toutes les femmes par le sévère régime des mollahs. Pleines de ressorts et d'astuces, celles-ci tentent par tous les moyens de contourner les règles de l'interdit pour traverser les lignes de l'enceinte du stade et assister au match de qualification pour la Coupe du monde 2006 de l'équipe nationale contre le Bahreïn. But à atteindre, le match invisible (littéralement hors-champ) est ici moins un enjeu purement sportif que sociologique de la critique politique du film.